

## REDDITION DE L'ESCADRE FRANCAISE

A CADIX LE 14 JUIN 1808.

-----

Au cours de l'année 1805, Napoléon avait échafaudé un plan pour envahir l'Angleterre et, dans ce but, avait concentré des troupes au camp de Boulogne. L'obstacle majeur au débarquement français était la flotte britannique qui montait une garde vigilante dans le *Chanel* et formait ainsi une barrière quasi infranchissable. Il fallait donc que l'Empereur possédât une maîtrise totale de la mer (1) pour espérer débarquer sur le sol anglais.

Le plan, approuvé le 2 mars 1805, prévoyait d'envoyer les escadres de Toulon, de Rochefort, et de Brest vers la Martinique afin d'y attirer la flotte anglaise. La croisière française devait alors revenir le plus rapidement possible vers l'Europe, attaquer les vaisseaux anglais se trouvant par le travers d'Ouessant, entrer en Manche et occuper le détroit du Pas-de-Calais le temps nécessaire au débarquement français. Malheureusement, ce plan ne prenait pas en compte l'état de la flotte française. Les vaisseaux sont vieux, les approvisionnements insuffisants, les équipages mal entraînés. De surcroit, les chefs sont persuadés que toute manoeuvre offensive contre les vaisseaux anglais est vouée à l'échec;

---

1. Bonaparte avait déjà signalé cette nécessité dans un rapport au Directoire en 1798.

d'autre part l'amiral Villeneuve (2), commandant l'escadre de Toulon fait un complexe d'infériorité devant les Anglais.

Seule l'escadre de Rochefort partit à la date prévue, tandis que celle de Brest, étroitement surveillée par les Anglais fut autorisée à rester au port. Celle de Toulon, enfin, fut contrainte de retarder son appareillage à cause de réparations qui traînaient en longueur.

L'escadre de Rochefort, après avoir attendu en vain celle de Toulon aux Antilles, regagna sa base. Quant à l'amiral Villeneuve il n'atteignit la Martinique que le 14 mai. Il quitta ensuite Fort-de-France le 11 juin pour regagner l'Europe et rencontra une escadre anglaise au large du cap Finisterre. Il y eut combat le 22 juillet. L'escadre française subit quelques dégâts et alla réparer dans le port espagnol de Vigo. Là, Villeneuve reçut l'ordre de Napoléon de se rendre le plus vite possible dans la Manche avec ses bâtiments et tous les vaisseaux espagnols qui pourraient se joindre à lui. La flotte française quitta donc le port le 13 août, mais ayant appris le 15 qu'une forte escadre britannique faisait route vers la côte cantabrique (3), elle se dirigea vers Cadix qu'elle atteignit le 18 sans avoir vu l'ombre d'une voile ennemie. Dès la nouvelle connue, les Anglais envoyèrent une escadre de blocus devant Cadix.

---

2. L'Amiral Villeneuve est un des rares rescapés de la défaite d'Aboukir.

3. Cette information était en fait inexacte.

L'Empereur qui attendait L'amiral Villeneuve et ses vaisseaux depuis le 3 août pour traverser la Manche, apprit le 25 qu'il s'était enfermé dans Cadix. Qualifiant sa conduite d'"infâme", il le releva de son commandement et confia l'escadre de Cadix au vice-amiral Rosily Mesros.

Avant l'arrivée de son successeur, et pour sauver son honneur, Villeneuve décida de sortir de Cadix pour tenter de rallier Toulon. Mais Nelson l'attendait et l'engagement naval eut lieu le 20 octobre au large du cap Trafalgar, à l'est de Cadix. Malgré une supériorité théorique - 33 vaisseaux de ligne dont 15 espagnols contre 27 à Nelson - la flotte franco-espagnole fut battue et presque anéantie. Ses débris rentrèrent à Cadix et les Anglais reprirent le blocus de ce port.

\* \* \*

\*

Arrivé à Cadix, le vice-amiral Rosily met sa marque sur le vaisseau le *Héros*. Toutes les réparations ayant été effectuées, la flotte n'est prête à reprendre la mer que vers la fin du mois d'octobre 1807. Les ordres reçus sont d'appareiller à la première occasion favorable "dès qu'il y aura lieu de concevoir une bonne espérance de ne pas être joint par un ennemi supérieur" (4). En effet, l'escadre anglaise de Gibraltar, forte de 10 à 14 vaisseaux, croise

devant Cadix empêchant toute tentative de sortie des Français. Dans une lettre adressée le 12 janvier 1808 au ministre de la Marine et des Colonies, le vice-amiral décrit bien la situation de blocus dans laquelle il se trouve.

"Le 11, le temps s'est éclairci, nous avons aperçu, comme à l'ordinaire, les 10 vaisseaux de l'O. à l'O.S.O.; les deux autres dont je vous ai parlé dans mes dernières (lettres) sont encore à Gibraltar; au reste la coutume de l'escadre (anglaise) est qu'aussitôt que ses vaisseaux envoyés à ce port en sont revenus, d'y en renvoyer. (...) mais j'ai toujours vu qu'ils ont tâché de n'être jamais devant Cadix moins de 9 ou 10 vaisseaux de ligne" (5).

De plus l'embarquement de troupes sur les bâtiments anglais inquiète l'amiral qui craint une attaque conjuguée par terre et par mer. Un peu plus tard, l'escadre espagnole, commandée par Apodaca, vient se ranger sous son pavillon.

Le 17 mai, la position où se trouve la flotte pour être prête à appareiller devenant critique, l'amiral décide de rentrer dans le chenal, et embosse ses vaisseaux sous les forts St-Louis, du Puntal, et Matagorda.

Le 27 mai, une émeute éclate dans la ville de Cadix. L'importance de ce mouvement populaire échappe à l'amiral. En fait, cette insurrection a lieu en même temps dans toute l'Espagne: la renonciation de Charles IV et Ferdinand VII à

---

5. Ibidem f.19

la couronne vient de la déclancher. Une junte insurrectionnelle appelée "junte suprême d'Espagne et des Indes", s'est constituée à Séville et a déclaré la guerre à la France. La ville de Cadix s'est aussitôt ralliée à cette junte. Les autorités locales ont le plus grand mal à empêcher la populace d'attaquer les bâtiments français. Cela coûte la vie au capitaine-général de la ville qui est bientôt remplacé par Thomas de Morla. Celui-ci, utilisant le fait que les vaisseaux français et espagnols sont entremêlés au mouillage, signale que le peuple peut croire que les Français retiennent l'escadre espagnole prisonnière et demande à l'amiral Rosily de s'enfoncer dans la baie intérieure de manière à séparer les bâtiments français et espagnols. Celui-ci, qui attendait chaque jour l'arrivée des troupes du général Dupont, consent à cette demande car il ignore la situation insurrectionnelle de la péninsule et considère l'insurrection de Cadix comme une émeute purement locale. Les vaisseaux français vont donc mouiller près de l'île Saint-Augustin et les vaisseaux espagnols se placent par le travers du fort St-Louis.

Les intentions des insurgés ne tardent pas à se révéler. Ils traitent ouvertement avec les Anglais et transportent mortiers et canons pour prendre la flotte française sous un feu croisé. Le vice-amiral Rosily reste néanmoins à son mouillage jusqu'au 6 juin car il attend les grandes marées pour entrer dans l'arsenal de la Carraque. Son mouvement fut contrarié par les vents contraires et ses

vaisseaux doivent reprendre leur mouillage antérieur. Les Espagnols, ayant alors deviné les intentions des Français, s'empressent de couler des bâtiments dans la passe. Il devient alors évident que la flotte est prise au piège. Thomas de Morla envoie alors un ultimatum à l'amiral, le sommant de lui livrer les vaisseaux placés sous ses ordres. Après la réponse négative des Français, les Espagnols placent des canonnières et des bombardes entre les forts St-Louis et del Cantera d'une part et dans le canal conduisant à Puerto Real d'autre part. Le 9, les Espagnols ouvrent le feu contre l'escadre française. Le combat dure deux jours et le 10 à 3h de l'après midi le *Principe de Asturias* hisse le pavillon parlementaire et les tirs cessent. Thomas de Morla demande à nouveau la reddition de l'escadre française. Voulant éviter de faire couler le sang inutilement, le vice-amiral Rosily propose de débarquer ses canons et de quitter la rade de Cadix , sans pavillon, à condition que les Anglais s'engagent à ne pas le poursuivre pendant quatre jours. Un armistice est alors conclu pour que les Espagnols puissent rendre compte de cette proposition à la junte suprême. Mais, constatant que les Espagnols mettent à profit cette trêve pour renforcer leurs armements, l'amiral se prépare à attaquer les vaisseaux espagnols pour finir "au moins glorieusement". Le chef d'escadre Apodaca ayant prévu cette manoeuvre fit couler trois bâtiments et former une estacade dans la partie du chenal le séparant des Français.

Le 14 juin, n'ayant plus d'espoir de voir arriver la division du général Dupont, et se voyant dans l'impossibilité de résister aux forces ennemies qui augmentaient tous les jours, l'amiral décide après une troisième sommation de Thomas de Morla de faire sa reddition. Les vaisseaux et la frégate amènent alors leur pavillon.

Les équipages sont débarqués et emprisonnés sur des vaisseaux à la Carraque. Les commandants et les officiers restent à bord de leurs bâtiments.

\* \* \*

\*

Le 16 août, la junte de Séville libère le vice-amiral qui rentre en France, au Lazareth de Marseille, d'où il expédie le 2 septembre, au ministre de la Marine et des Colonies, la lettre que nous publions et qui est datée du 15 juin 1808, lendemain de sa reddition.

P. BENICHOU

Archives nationales, fond "marine", BB4-270 ff 118-128.  
Rapport du vice-amiral Rosily au ministre de la Marine et  
des Colonies, daté du 15 juin 1808.

-----  
A bord du Vaisseau Le *Héros*, en rade de Cadiz,  
le 15 juin 1808

Monseigneur,

Le 26 mai, j'étais encore occupé avec Monsieur le Général Apodaca à nous former une défense sous les forts St-Louis du Puntal et Matagorda contre l'Escadre anglaise forte de 13 vaisseaux de ligne, dont 4 à trois ponts, et d'un convoi de 5.000 hommes qui menaçaient d'entrer à Cadiz.

Le 27 au soir il se déclara une émeute dans cette ville.

Le 28 l'insurrection prit de nouvelles forces: le peuple se porta devant la maison du Gouverneur, Monsieur de Solano, qui fut obligé de lui promettre des armes pour le lendemain. Cette promesse reçut son exécution et le premier usage qui fut fait de ces armes fut de les tourner contre cet Officier Général qui fut égorgé le 29: ce même jour l'exaltation des esprits fut poussée au dernier point; on voulut se porter au Puntal pour tirer sur l'Escadre française; je me préparai à me défendre et fit connaître à Monsieur Apodaca que s'il se joignait au peuple je l'attaquerais moi-même.

Le 30 un Député vint à bord et me demanda, de la part du peuple que je laissasse l'Escadre espagnole se retirer dans l'Ouest parceque dans les dispositions d'esprit où se trouvait la populace il était à craindre qu'elle n'en vint aux derniers excès contre les français qui étaient à Cadiz, croyant que je retenais l'Escadre espagnole prisonnière; il me pria aussi de m'éloigner dans l'Est me demandant la neutralité jusqu'à la réponse de Sa Majesté à laquelle ils écrivaient; je crus devoir y consentir, je lui dis que je ne connaissais point de guerre avec l'Espagne, que je n'avais d'autre ordre que d'être leur allié, que je serais neutre, comme ils le désiraient; l'Escadre espagnole se sépara peu d'heures après et je quittai ma position sous les forts et m'avançai dans l'Est prenant en flanc le fort St Louis. Au lieu de maintenir la neutralité qu'ils m'avaient demandée et promise, ils défendirent sous peine de la vie, les communications avec mes vaisseaux; ils traitèrent ouvertement avec les Anglais; des Généraux et Capitaines descendirent à terre et ils convinrent d'une trêve. Pendant ce temps, ils travaillèrent à transporter des mortiers et des canons du côté du Trocadéro et à la pointe de la Cantéra, qui auraient croisé, sur moi, avec le Puntal, Matagorda, et le fort St

Louis. L'Escadre espagnole rassemblait un nombre considérable de chaloupes canonnières autour d'elle, et cinq vaisseaux anglais vinrent mouiller près des Porques; je restai néanmoins à mon mouillage jusqu'au 6 pour attendre l'approche de la pleine lune et avoir assez d'eau pour entrer dans la Carraque; je ne voulais pas m'en rapprocher plutôt (sic) pour ne pas faire connaître mes intentions et j'y aurais réussi bien certainement si les vents ne m'avaient pas contrarié. Je n'étais pas rendu à 500 toises de ce port qu'ils passèrent au S.E. Ils s'y maintinrent plusieurs jours et donnèrent le temps aux Espagnols de couler des bâtiments dans la passe. Si mon projet avait eu son exécution, je crois que j'aurais été à même de m'y maintenir longtemps contre toute force quelconque.

Les Espagnols abondamment munis des arsenaux de la Carraque et de Cadiz placèrent autour de moi des mortiers et des canons sur toutes les pointes d'où ils pouvaient me battre, et le 9 après m'avoir adressé une sommation que je joins ici avec la réponse que j'y fis, ils ouvrirent, contre l'Escadre, des divers points environnants, un feu de canons et de mortiers qui fut appuyé par 21 chaloupes canonnières et 2 bombardes côté de la Carraque, et par 25 autres et 12 bombardes du côté de Cadiz. Le vaisseau *Le Prince* s'était rapproché pour les soutenir et tirait aussi, mais à une distance d'environ 13 à 14.000 toises. Le combat commença un peu avant 3 heures de l'après midi et finit vers les 10 heures  $\frac{1}{2}$ . Le lendemain 10 ils le renouvelèrent à 8 heures du matin et le continuèrent jusqu'à 3 heures du soir; les vaisseaux ne pouvaient, par rapport aux bancs, s'approcher assez près des batteries et des forts pour espérer de faire taire leurs feux; les plus près étaient à 1.000 toises de distance; le vaisseau *Le Pluton* et la frégate *La Cornélie* tiraient sur la Carraque et les canonnières qui en étaient sorties; *L'Argonaute-Vincédor* et *Le Héros* tiraient sur les forts des deux côtés du chenal; *Le Neptune* et *L'Algésiras* sur les canonnières et les bombardes du côté de Cadiz: ces bâtiments furent repoussés avec pertes; il n'en fut pas de même des batteries de canons et de mortiers, nos boulets faisaient peu d'effet; ces feux étaient couverts par des épaulements en terre de sept toises d'épaisseur. Forcés de se tenir dans un chenal étroit, les vaisseaux n'étaient pas à plus de 50 toises les uns des autres, les bombes pleuvaient autour d'eux: 25 mortiers, non compris ceux des bombardes, ont lancé dans ces deux journées plus de 1 200 bombes; la Carraque dont les forts de La Isla de Léon dépendent en compte pour la partie de la Marine seule 880. Nous avons été assez heureux pour qu'il n'en soit tombé que 8 à bords des vaisseaux; quelques unes ont aussi crevé le long du bord dans des chaloupes et des canots qui ont été détruits. Il ne nous a pas été possible de changer notre position parceque nous étions à un moment de grande marée, les courants étaient

trop forts pour pouvoir nous touer sous les feux, et les vents ont été trop variables et calmes: il aurait fallu un vent sous vergue et fait; je puis cependant ajouter que dans toute autre position de la rade nous aurions, en peu de temps éprouvé le même effet.

Monsieur de Morla ayant fait cesser le feu me fit une seconde sommation de me rendre, à laquelle je ne répondis que par un nouveau refus; mais d'après les insinuations qui furent faites par l'Officier qui m'avait été envoyé par Monsieur de Morla, d'énoncer les conditions auxquelles je cesserais ma défense, je proposai de me défaire de tout moyen d'attaque et de dissiper par là les inquiétudes que l'Escadre excitait parmi le peuple, en lui donnant cette preuve irrécusable de mon désir de rester neutre, ainsi que je l'avais déjà promis. Voyant que l'ennemi travaillait nuit et jour, et multipliait le nombre de ses mortiers et de ses canons et ma position devenant de moment en moment plus difficile, je m'étais décidé absolument à la quitter et à aller forcer l'Escadre espagnole au combat; et si elle se retirait sur l'Escadre anglaise à attaquer l'une et l'autre; j'aurais fini au moins glorieusement et par un combat que je regardais comme moins désavantageux que celui que je devais éprouver ici, ne pouvant rien faire contre un ennemi si éloigné et pour ainsi dire caché sous terre. Les Espagnols soupçonnant la détermination que j'aurais pu prendre de les aller chercher avaient coulé trois bâtiments et formé une estacade avec des bas mâts et des corps morts; mais je m'étais aperçu que le côté sud était libre; ce que je fis vérifier par monsieur Raoul, mon adjudant, qui me le confirma. Je fis assembler les capitaines, leur dis ma détermination et leur donnai ordre d'être prêts à appareiller au premier signal; malheureusement le vent n'a pas permis d'exécuter cette décision. Ma demande ayant été refusée et l'ennemi ayant, pendant ces trois jours, multiplié considérablement ses moyens d'attaque sans que je puisse m'y opposer, je me suis vu le 14 dans la nécessité, à la troisième sommation qui me fut faite, de me rendre, pour ne pas faire répandre inutilement le sang des équipages et pour prévenir la destruction totale des vaisseaux.

L'espoir de voir arriver journellement la division aux ordres du général Dupont que Monsieur le Chef de Bataillon Durivet de Blinville, envoyé ici pour prévenir de l'arrivée de cette division, m'avait annoncé devoir être rendu à Xères les 6 et 7 de ce mois, m'a déterminé pendant quelque temps à temporiser: c'est ce même espoir qui me fit prendre une position plus rapprochée de la Carraque, afin que dans le cas où la neutralité que je proposais cessât d'être admise, je me trouvasse en mesure de seconder ses opérations en y liant les miennes; mais je ne pouvais le 14 compter sur son secours, et tous les moyens de résistance qu'il me restait à opposer en sacrifiant hommes et vaisseaux ne pouvaient retarder une reddition que de ce

dernier jour même. J'attendais donc à tous moments, à voir apparaître la division qui m'avait été annoncée pour le 7 et dis être de 17.000 hommes d'infanterie et 4.000 de cavalerie: ce fut en conséquence que j'émis ma proposition du 11 juin, ci-incluse, de débarquer les moyens d'attaque en conservant les équipages à bord; c'est sous ce même point de vue que voyant l'impossibilité de résister aux forces multipliées qu'augmentaient tous les jours Cadiz et la Carraque autour de moi, que je pris le parti de céder après une résistance honorable ayant une espérance fondée sur les armes victorieuses de Sa Majesté. J'ai rempli mes devoirs en conscience et en honneur et je compte, Monseigneur, sur votre justice et votre intérêt auprès de l'Empereur.

Les Commandants, Officiers et Equipages se sont tous conduits avec fermeté et distinction. Nous avons succombé, Monseigneur, honorablement, et l'inutilité de nos moyens contre des fortifications éloignées qu'à peine nous pouvions atteindre, une partie des mortiers étant placée à 15 et 18.000 toises, m'a décidé à ne pas faire périr des hommes exposés aux coups sans pouvoir en porter; c'eût été les sacrifier sans autre résultat et donner un prétexte à l'exaspération révolutionnaire dont on menaçait les Français à terre.

Il peut paraître, dans mon rapport, que d'aller attaquer l'Escadre Anglaise eût été perdre celle de Sa Majesté sans avoir le même espoir que j'y présente en la rendant aux Espagnols. Le combat que j'aurais essuyé me paraissait moins dangereux pour la destruction, dont nous étions menacés, que les deux dont le hasard a sauvé les vaisseaux; j'aurais eu un combat qui aurait fait partager notre perte à l'ennemi, et, peut-être, une chance heureuse pour quelques uns des bâtiments de l'Escadre.

Au moment où j'ai fait connaître ma détermination, la brise s'était formée dans la partie de l'Est; mais elle n'a point pris de force, et, ce vent n'a pas eu lieu.

(La lettre se poursuit par la liste des tués et blessés ainsi que celle des témoignages de satisfaction sur la manière de servir de certains officiers et hommes d'équipage.)

Il y eut le plus grand ordre dans le débarquement des équipages; tous ont entièrement conservé leurs effets. Les marins sont placés sur des vaisseaux à la Carraque; nos blessés, sont à l'hôpital de ce port et Monsieur de Morla, craignant que les deux cents hommes qui sont à celui de Cadiz soient exposés à quelque mouvement populaire, dont il ne serait pas le maître, m'a mandé qu'il allait aussi les faire transférer à l'hôpital de la Carraque. Les soldats sont sur des bâtiments du Trocadéro; tous sont bien nourris et bien traités.

Les Commandants, Officiers, Aspirants et maîtres  
chargés restent chacun à bord de leur vaisseau.

Je suis avec respect,

Monseigneur

de Votre Excellence

Le très humble et très obéissant

Serviteur

Rosily